



CYCLE « ALLÔ, DOCTEUR-E ? » NOUVELLES THÈSES FÉMINISTES

L'Université des Femmes propose à des docteur-e-s récemment diplômé-e-s de présenter leur thèse défendue dans le champ des études femmes/genre/féministes. En offrant à de jeunes scientifiques un accompagnement à leurs premières communications publiques, elle ouvre au tout public un espace de partage de savoirs neufs dans une ambiance conviviale. Ce cycle permet à l'association de répondre à sa vocation de générer des synergies entre les mondes académique et associatif.



DES OUVRIÈRES EN LUTTE

MONDES POPULAIRES ET GENRE DU SYNDICALISME DANS UN SECTEUR D'EMPLOI « FÉMININ », LE CAS DE L'USINE CHANTELLE À NANTES (1966-2005)

Eve MEURET-CAMPFORT, Chercheure post-doctorante en sociologie, Université de Nantes

PREMIÈRE PARTIE

PRÉSENTATION DE LA THÈSE

Cette thèse de sociologie soutenue en décembre 2014 porte sur l'engagement d'ouvrières de l'habillement dans des organisations syndicales et des conflits du travail de la fin des années 1960 aux années 1990. Elle se présente comme une étude de cas : l'enquête a en effet quasi exclusivement porté sur une usine de l'habillement de la région nantaise : l'usine de lingerie Chantelle ouverte en 1966 et fermée définitivement en 2005.

Ma problématique portait plus précisément sur le processus d'accumulation et de déstabilisation d'un capital militant¹ ouvrier par des femmes ouvrières.

C'est une thèse de sociologie, qui comporte une forte dimension sociohistorique, mais

s'inscrit plutôt dans des débats et des questionnements de la sociologie de l'engagement militant, croisée à une sociologie du genre et une sociologie du travail.

L'USINE CHANTELLE, SES OUVRIÈRES, SES LUTTES

Chantelle est une entreprise française de lingerie féminine qui déploie plusieurs usines de confection sur le territoire français dans les années 1960 au moment où elle oriente sa production vers les soutiens-gorges. L'usine de Saint-Herblain, une commune voisine de Nantes, ouvre ainsi ses portes en 1966, et en 1981 elle emploie environ 300 personnes dont une très grande majorité de femmes, des mécaniciennes, qui travaillent dans un seul grand atelier de confection avec des cadences de production et un salaire au rendement. Il y a seulement une dizaine d'hommes dans l'usine, employés dans des services techniques et dans les bureaux. À Chantelle, le statut d'ouvrier ne se décline qu'au féminin.

La CFDT s'implante dans l'entreprise en 1968 et la CGT en 1972. Les deux syndicats se partagent quasiment à équivalence les sièges dans les instances représentatives du personnel du premier collège, et on estime à 50 % le taux de syndicalisation dans l'usine, les deux syndicats réunis. Ce syndicalisme est un syndicalisme d'ouvrières spécialisées qui se concentre dans l'atelier de confection et n'inclut pas les hommes. Des ouvrières deviennent déléguées syndicales, parfois pour de longues périodes, voire de manière permanente. La vie syndicale est animée par une conflictualité intense allant de débrayages épisodiques à des grèves de plusieurs semaines, notamment en 1976.

À l'hiver 1981-1982, la première « grande grève » de l'usine a lieu : les ouvrières mènent une grève de deux mois, dont cinq semaines avec occupation de l'usine, contre une réorganisation de la production et par « ras le bol » des conditions de travail, des humiliations du directeur et des sanctions.

Suivant une politique de délocalisation de sa production, l'entreprise Chantelle n'embauche plus dans son usine nantaise à partir du milieu des années 1980 et les effectifs descendent à 200 personnes au début des années 1990. L'activité syndicale reste dense, menée par les mêmes déléguées, et se déplace sur le terrain économique et juridique. En 1993, l'annonce de la fermeture de l'usine remobilise le groupe ouvrier et engage les ouvrières dans un conflit d'un an pendant lequel les déléguées, accompagnées d'avocats et d'experts économiques, bloquent les procédures au comité central d'entreprise et, toujours soutenues par les salariées, organisent des manifestations à Nantes et à Paris, dont l'envahissement de locaux et meetings devant l'entreprise. Ce conflit aboutit fin 1994 à un plan social dans lequel est négocié le maintien d'une petite usine dans l'agglomération (Couëron), dans laquelle seule la CGT s'implante. En 2005, les 27 ouvrières qui restent se mobilisent à nouveau contre la fermeture de celle-ci pendant un an, continuant à user de modes d'actions de confrontation (séquestration des dirigeants, retenue d'une partie de la production, etc.).

Cette histoire, retracée ici à grands traits, m'a permis de développer quelques thématiques de recherche autour du genre du militantisme en milieu ouvrier.

PREMIERS RÉSULTATS SUR LE GENRE DU MILITANTISME

Les conditions de l'engagement

En étudiant un cas de mobilisation ouvrière qui a bien fonctionné, ma thèse se présente d'abord comme une étude des conditions de possibilité de l'engagement. Qu'est-ce qui fait qu'elles sont parvenues à se mobiliser ? Donc c'est essayer de complexifier une analyse qui ne s'intéresserait qu'aux discriminations et aux inégalités sans tomber dans un récit enchanteur sur le pouvoir des femmes. De toute façon, ce n'est pas vraiment possible quand on voit comment elles ont été licenciées et les difficultés qu'elles ont connu par la suite.

Ce que montre la thèse, c'est précisément la dépendance de leur capital militant à l'égard des conjonctures. La démonstration centrale de la thèse, ce qui organise sa structure, c'est le processus d'accumulation d'un capital militant dans les années 1970 à la faveur d'une configuration favorable, et la dégradation de ce capital à partir des années 1980 à mesure que cette configuration se dégrade.

En réalité, cela montre, que ce ne sont pas les compétences militantes détenues un jour qui ont été perdues le lendemain, mais bien que ces dernières ne sont plus reconnues, n'ont plus de valeur à un moment où l'ensemble du monde ouvrier perd ses leviers de pouvoir.

Pour ce qui est des ouvrières de Chantelle précisément, deux éléments méritent d'être soulignés pour comprendre l'émergence de la mobilisation : l'importance du groupe de collègues et du contexte local.

La formation d'un groupe ouvrier au féminin

Quand elle ouvre ses portes à la fin des années 1960, l'usine embauche en majorité des mécaniciennes, ouvrières payées au rendement, chargées d'assembler les différents éléments d'un soutien-gorge ou d'une gaine sur une machine à coudre. Elles travaillent dans un atelier exclusivement féminin puisque les contremaitres sont des femmes. Seuls quelques mécaniciens, qui réparent les machines si nécessaires, attestent d'une présence masculine. Les mécaniciennes forment le groupe majoritaire et central dans le processus de production : industrie peu mécanisable, l'habillement est une industrie de main d'œuvre, les mécaniciennes ne peuvent être remplacées par des machines et là se trouve un des ressorts de leur pouvoir dans l'usine.

Par ailleurs, le profil des mécaniciennes est assez homogène : ce sont des femmes, jeunes – la moyenne d'âge à l'embauche est de 19 ans –, ayant grandi pour la plupart dans les communes ouvrières de l'agglomération nantaise, qui occupent là leur premier emploi (28 %) ou, si elles ont déjà travaillé, étaient ouvrières dans l'industrie (37 %), beaucoup en confection, ou travailleuses des services – vendeuses, service à domicile, restauration – (27 %)². Jeunes femmes de classes populaires, les ouvrières de Chantelle font partie d'une génération de femmes pour laquelle les horizons scolaires et professionnels se sont ouverts et pour qui l'emploi devient une évidence, mais qui n'accèdent pas à des emplois plus qualifiés du tertiaire, alors en pleine explosion nationalement et localement.

Recrutées pour leur dextérité et leur rapidité, naturalisées comme directement liées à leur sexe et leur âge, formées sur une opération très spécialisée, elles ne se voient pas reconnaître de qualification professionnelle³. Pour la très grande majorité des ouvrières de fabrication, aucune carrière professionnelle n'est possible à l'intérieur de l'entreprise. De plus,

dès les années 1970, l'usine connaît un déclin et les embauches ralentissent jusqu'à s'interrompre au début des années 1980⁴. Cela signifie, et c'est un élément crucial de l'histoire militante des ouvrières, qu'il n'y a dans l'usine qu'une seule génération d'ouvrières. Les ouvrières de Chantelle partagent une expérience de vie commune : elles travaillent ensemble dans cet atelier assez petit pour que tout le monde se connaisse, elles se marient, ont des enfants, fêtent les Catherinettes ou les naissances, et, pour une partie, se syndiquent et s'engagent dans des grèves à répétition. Elles forment donc un groupe relativement homogène qui se reconnaît comme tel.

Par ailleurs, lorsqu'on demande aux anciennes ouvrières de Chantelle de décrire leur travail à la machine à coudre, elles sont unanimes pour dénoncer la pénibilité de ce travail, en particulier à cause des cadences de travail imposées et de l'indexation du salaire sur leur production personnelle. Ces deux contraintes exigent une rapidité d'exécution que les normes élevées de qualité dans la confection de produits haut de gamme, rendent difficiles à tenir. Et les syndicats n'auront de cesse de demander une augmentation des temps alloués et l'arrêt du salaire au rendement.

Ces discours et ces revendications sur la pénibilité ne résument pas le rapport au travail des ouvrières car, à l'intérieur de ces contraintes, elles parviennent à conquérir des marges d'autonomie et les préservent autant que possible, car ces marges les autorisent à s'approprier un sentiment de compétence professionnelle. Les mécaniciennes insistent sur leur capacité à s'approprier les exigences élevées de qualité, manière de mettre en avant la fierté d'un travail « bien fait ». La fierté du travail chez Chantelle découle ainsi à la fois du produit lui-même, et de la maîtrise collective du procès de production. La mise en scène des soutiens-gorge et des culottes sur les banderoles de manifestations lors de la lutte contre la fermeture en 1994 est significative de cette analogie construite entre valeur du travail et valeur du produit.

Par ailleurs, tous les récits convergent vers la représentation d'une usine où, une fois le rendement exigé atteint, les ouvrières pouvaient laisser leur poste, aller à la cafétéria et discuter entre elles. En particulier pendant les premières années, au moment où la majorité des ouvrières sont encore jeunes, souvent non mariées et sans enfants, l'usine est le lieu d'une sociabilité entre ouvrières qui, nous l'avons vu, constituent un groupe rela-

tivement homogène. Plus tard, ces ouvrières sont réunies par le souvenir de ce « temps de la jeunesse » et continuent, malgré les mariages et les enfants, à partager dans l'usine une sociabilité quotidienne. L'usine devient, peut-être d'autant plus, le lieu d'une liberté conservée alors que l'arrivée des enfants contraint largement les rencontres hors-travail : liberté vis-à-vis du travail puisque ce n'est que plus tard que la discipline se resserre et liberté conservée vis-à-vis des contraintes domestiques puisque le temps de l'usine reste un temps « à soi ». Ce temps libéré du travail – salarié et domestique – constitue aussi le terreau du développement des activités syndicales, qui se nourrissent constamment des sociabilités ouvrières. Au fil des années, au fil des débrayages et des grèves, l'atelier conserve la mémoire de toutes les indisciplines et de toutes les actions collectives. Les ouvrières ont le sentiment d'avoir « quelque chose à défendre », en particulier quand, au début des années 1980, la direction commence à vouloir remettre en cause ces marges de manœuvre.

La cohérence et l'engagement syndical précocité de celles qui deviendront les « Chantelle » ne tient pas seulement à leur homogénéité sexuée, sociale, générationnelle et professionnelle mais aussi à la conjoncture sociale et politique locale. Nantes dans les années 1968 est un territoire en pleine effervescence protestataire.

Le contexte social et politique local des « années 1968 »

Les ouvrières de Chantelle « entrent » en militantisme dans le contexte des « années 1968 »⁵ à Nantes, c'est-à-dire dans un « milieu social et politique »⁶ bien particulier, marqué par une valorisation et une centralité ouvrière. Valorisation ouvrière car les années 1968 constituent un moment historique en France où les organisations représentatives du mouvement ouvrier – les principales organisations syndicales et les partis politiques de gauche, au premier rang desquels le Parti Communiste Français (PCF) – sont encore en mesure de porter et de diffuser des images valorisées des milieux populaires⁷. Centralité ouvrière car, comme le note Xavier Vigna dans son étude de l'« insubordination ouvrière », les ouvriers représentent le « premier groupe socio-professionnel » – environ 37 % des actifs – et ils « comptent (...) dans le champ politique : le puissant Parti communiste prétend au rôle de parti de la classe ouvrière, tandis que les étudiants, l'Église catholique, les intellectuels les considèrent

et entendent parfois se placer sous leur commandement. Cette centralité ouvrière, constitue par conséquent une caractéristique de la séquence elle-même »⁸, caractéristique fortement marquée à Nantes où 31,6 % des habitants sont ouvriers en 1968.

Nantes est une ville ouvrière, une ville en lutte. Le mouvement ouvrier local est marqué par une tradition anarcho-syndicaliste qui éloigne les ouvriers du vote, favorise leur adhésion aux organisations syndicales d'abord et avant tout, et le recours à des modes d'action « illégaux » (occupation d'usine, saccage, séquestration, etc.). Nantes est particulièrement connue dans l'histoire des grèves de mai-juin 1968 pour être le lieu de la première occupation d'usine en France à Sud-Aviation le 14 mai. Cette précocité s'explique par le fait que les ouvriers de cette usine sont déjà engagés dans un conflit avec leur direction avant le déclenchement de la mobilisation nationale. La particularité des mobilisations ouvrières de mai-juin 1968, ici comme ailleurs, est néanmoins d'avoir fait émerger des figures politiques nouvelles telles que les ouvriers spécialisés, les ouvrières et les ouvriers immigrés. Les ouvrières de Chantelle sont de celles-là : ouvrières spécialisées employées dans une usine de femmes, elles ont, à la faveur d'un mouvement social d'envergure, pris la parole.

Les ouvrières de Chantelle baignent dans cet univers de lutte et, devenues ouvrières, elles s'intègrent dans cet univers politique en pleine effervescence dès le mouvement de mai-juin 1968, auquel elles participent. Elles vont faire grève pendant plusieurs semaines et occuper leur usine nuit et jour, alors même que l'usine est vierge de toute implantation syndicale à ce moment-là. Elles racontent cette mobilisation comme un moment de fête et d'engouement collectif, ponctués par des « boums » dans l'usine et des manifestations dans la zone industrielle. L'implantation de l'usine dans une zone industrielle, lieu de concentration ouvrière, est un élément crucial puisque c'est ce qui permet aux ouvrières de profiter de la dynamique collective créée par la mobilisation du printemps 1968, dynamique qu'elles auraient pu ignorer si elles avaient été isolées en milieu rural par exemple. C'est par les rencontres militantes que cet espace permet que ces jeunes femmes accèdent à l'effervescence de cette mobilisation nationale.

Les ressources dont les ouvrières de Chantelle bénéficient les démarquent alors d'autres usines : bien que jeunes femmes, elles disposent de ressources politiques liées à leur

intégration dans une ville et une zone industrielle en lutte. Formé à partir de caractéristiques sociales proches et d'une situation professionnelle commune, le groupe des ouvrières répond à l'impulsion des événements. La conflictualité s'installe dans l'usine et plusieurs conflits avec arrêts de travail ont lieu au cours des années 1970 pendant que les deux sections syndicales s'installent durablement dans l'usine.

Ces conflits alimentent la dynamique syndicale dans l'usine et permettent le développement des relations avec les soutiens syndicaux. Les unions locales et départementales CGT et CFDT se positionnent en effet assez tôt sur l'usine Chantelle et investissent des moyens dans le soutien à cette usine. La combativité des ouvrières de Chantelle, leur bonne participation aux élections professionnelles et la présence concurrente de la CGT et de la CFDT, ne peuvent qu'attiser un intérêt syndical pour cette usine, sans que, forcément, cet intérêt soit décrit comme spécifiquement tourné vers « la question des femmes ».

La dégradation de la configuration dans les années 1980

À partir du début des années 1980, le groupe ouvrier dans l'usine est mis à mal par une politique offensive de la part de la direction, l'arrêt des embauches et la dégradation des conditions de travail. Le travail militant change (place prise par les luttes juridiques notamment) mais les déléguées s'adaptent et la solidarité se maintient. Ce qui change, c'est le déplacement des centres de pouvoir de l'usine vers le siège social de Chantelle à Paris et le caractère inéluctable de cette délocalisation. Par ailleurs, les organisations syndicales qui soutiennent les ouvrières perdent aussi de leur poids sur la scène locale et nationale. Les leviers de pouvoir dont elles disposaient ne fonctionnent plus, malgré la grosse mobilisation syndicale, politique et sociale autour d'elles lors du conflit contre la fermeture en 1993-1994.

- 1 Matonti (F.), Poupeau (F.), 2004, «Le capital militant. Essai de définition», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5 (155), p. 4-11.
- 2 ADLA. 1270 W 115. Ce sont les activités déclarées par les ouvrières au moment de leur embauche.
- 3 Madeleine Guilbert, *Les Fonctions des femmes dans l'industrie*, Paris, La Haye, Mouton & Co, 1966; Margaret Maruani et Chantal Nicole-Drancourt, *Au labeur des dames : métiers masculins, emplois féminins*, Paris, Syros-Alternatives, 1989.
- 4 Quand l'usine ferme en 1994, elle n'emploie plus que 200 personnes.
- 5 Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy et Michelle Zancarini-Fournel, *Les années 1968. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, 2000.
- 6 Frédéric Sawicki, *Les réseaux du Parti socialiste : sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, 1997.
- 7 Bernard Pudal, *Prendre parti : pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989; Julian Misch, *Servir la classe ouvrière : sociabilités militantes au PCF*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- 8 Xavier Vigna, *L'insubordination ouvrière dans les années 68 : essai d'histoire politique des usines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 12-13.
- 9 Voir notre article commun : «Des ouvrières en lutte dans l'après 1968. Rapports au féminisme et subversions de genre», *Politix*, n°109, 2015.
- 10 Chaperon (S.), «1945-1970. Reprendre l'histoire du féminisme», in Sohn (A.-M.), Thélamon (F.) (dir.), *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998.
- 11 Entretien avec Armelle Hérault, réalisé par Eve Meuret-Campfort à son domicile le 1^{er} avril 2008.
- 12 Entretien avec Madeleine Petit, réalisé par Eve Meuret-Campfort à son domicile le 2 octobre 2012.
- 13 EQUIPE SOMBRERO NANTES, *L'espace de la cause des femmes dans les années 1970*, op. cit., p. 181. Source : «Deux mois de la vie du groupe FTL de Nantes», *Femmes travailleuses en lutte*, n°9, mai 1976, p. 20-24. Les remarques d'Olivier Schwartz concernant le rapport des femmes de classes populaires du Nord sont éclairantes à cet égard. SCHWARTZ O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 140.
- 14 Entretien avec Annie Guyomarc'h, réalisé par Fanny Gallot au CHT le 17 février 2010.
- 15 Entretien avec Myriam Dumas, réalisé par Fanny Gallot dans un café le 7 janvier 2010.
- 16 Dermenjian (G.), Loiseau (D.), «Itinéraires de femmes communistes», in Fillieule (O.) et Roux (P.) (dir.), op. cit.
- 17 Kergoat (D.), «Individu, groupe, collectif : quelques éléments de réflexion», in Kergoat (D.), *Se battre disent-elles...*, Paris, La dispute, 2012, p. 247.
- 18 Skeggs (B.), 2015, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.
- 19 Ibid.
- 20 CHT-CGT Chantelle 6 : questionnaires individuels remplis par les salariées en 1994 concernant leur situation familiale. Ces chiffres sont donc pris à titre indicatifs concernant la période étudiée ici, mais la grande majorité des 172 ouvrières encore présentes en 1994 travaillent chez Chantelle depuis le début des années 1970.
- 21 Pagis (J.), «Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de Mai-Juin 68», *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 29, 2009.
- 22 Entretien enregistré avec Éliane Evrard réalisé par Véronique Ménard, dans le cadre du documentaire «Rue des filles de chez Chantelle», dans le local syndical de l'usine [s.d. juillet 1994].
- 23 J. W. SCOTT, «L'ouvrière, mot impie, sordide.», *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.83, 1990, p. 2-15.
- 24 C. AVRIL, *Les aides à domicile : un autre monde populaire*, Paris, La Dispute, 2014.
- 25 Ibid.
- 26 Entretien avec Annie Guyomarc'h, le 27 novembre 2007, au Centre d'Histoire du Travail de Nantes.